

8 NOV. 1978

P. I. P. 1



LES AMIS DE PANAIT ISTRATI

-:--:--:--:--:--:--

EXCLU DU PRÊT

CAHIER n° 14

Novembre 1973



BILLET aux AMIS,

Ce cahier, le deuxième à paraître cette année sera également le dernier de 1973. Nous espérons pouvoir l'an prochain reprendre notre périodicité habituelle. Nous aimerions faire mieux encore, mais, pour cela, l'aide de tous nous est indispensable.

Nous avons informé nos amis de la place que, dorénavant, la Roumanie accorde, parmi ses écrivains, à Panaït Istrati. Nous ne sommes malheureusement pas tenus régulièrement au courant de l'activité consacrée à sa mémoire, par les éditeurs, la Presse et la Radio. Toutefois, comme nous ne sommes pas liés à l'actualité et que nous tendons seulement à faire mieux connaître Istrati en rassemblant les matériaux permettant d'apprécier, avec ses qualités d'écrivain, son humanisme de coeur - et non de doctrine - nous n'en sommes pas particulièrement affectés.

Nous avons été heureux de prendre connaissance de la cause-serie, prononcée à Radio-Bucarest le 19 Juillet 1971 par M. Zaharia Stancu, Président de l'Union des Ecrivains de Roumanie, à l'occasion de la sortie, en librairie, du livre que les "Editions de la Jeunesse de Bucarest, ont intitulé " Pour avoir aimé la terre " et qui contient un certain nombre d'articles, de notes et de pages autobiographiques d'Istrati.

Stancu écrit : On ne pourrait dire que ces textes nous "font apparaître un autre Istrati, mais ils embellissent "encore plus noblement la figure de l'Homme que nous connaissons, de l'Ouvrier infatigable oeuvrant pour la Justice, pour "la liberté et la fraternité Humaine.

"A notre avis, n'est pas un écrivain véritable celui "dont les oeuvres ne servent ni aux nobles idées, ni aux généreuses aspirations de l'humanité.

"Et, à cet égard, Istrati a été : à la fois, l'un des "plus grands écrivains européens d'entre les deux guerres "mondiales, et l'une des fiertés de la littérature roumaine."

Il ajoute et conclut : "J'ai connu ce grand Ecrivain du "Monde vers la fin douloureuse de sa vie, quand il était attaqué de tous côtés. Face à ces injustes attaques, c'est avec "tristesse et révolte qu'il réagissait. La méchanceté du monde "l'affligeait profondément. Par son oeuvre et ses écrits, par "son existence même, il avait lutté pour les libertés fondamentales de l'Homme, pour la bonté entre les individus; au

. . . .

"fond, il avait combattu pour un monde le meilleur possible.  
"Alors, en quoi pouvait-il être fautif envers l'Humanité?

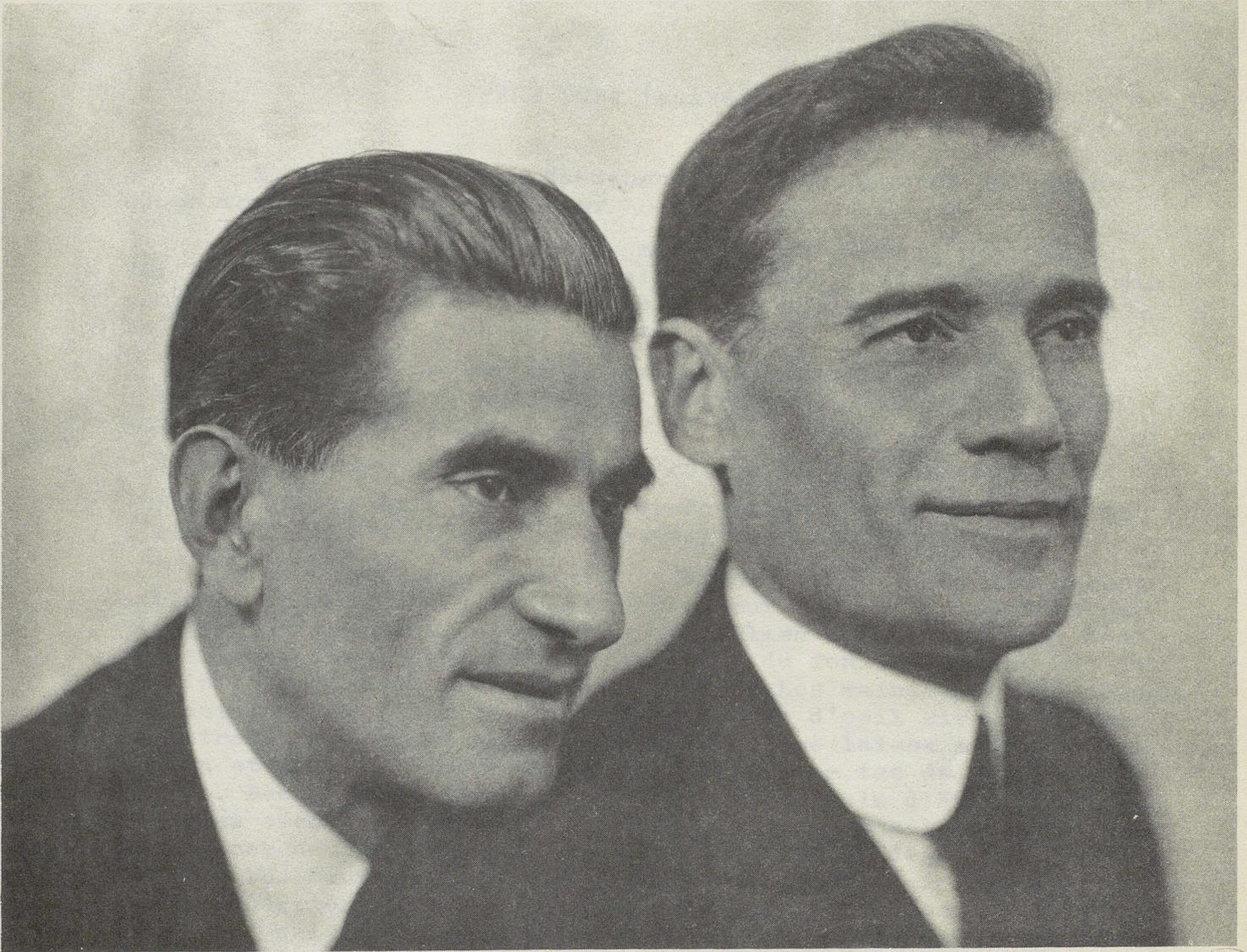
"Panaït Istrati a été l'un des meilleurs parmi les  
"hommes que j'ai connus, l'un des plus généreux écrivains,  
"devant lesquels - à l'occasion de mon passage dans ce monde -  
"j'ai humblement enlevé mon chapeau pour le saluer avec amour  
"et admiration.

"Passeront des années, des décennies, peut-être des  
"siècles, sans que les écrits de Panaït Istrati vieillissent  
" ou "prennent de la rouille" comme il est dit parfois. En  
"lisant ces pages parues aux "Editions de la Jeunesse", mon  
"amour pour Panaït Istrati se trouve grandi, ainsi que mon  
"admiration pour tout l'héritage qu'il nous a laissé."

Cet hommage rendu à Panaït Istrati par le représentant  
qualifié des écrivains de Roumanie nous touche et nous apporte une  
grande satisfaction.



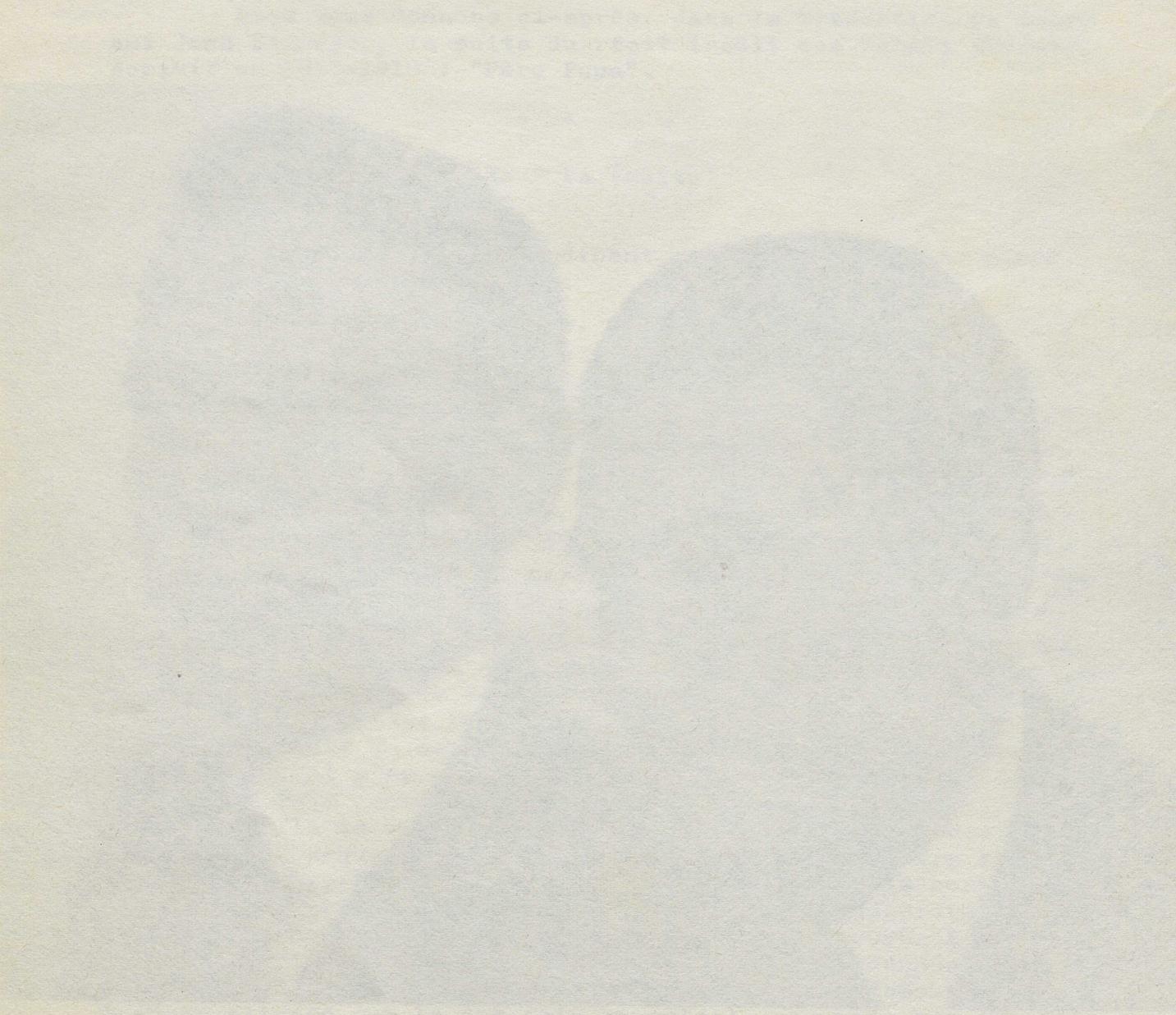
Le Bureau.



Panaît Istrati et Georges Ionesco

SIPE  
SETTRES

11





RECIT INEDIT

Nous vous donnons ci-après, dans la traduction de notre ami Jean Stanesco, la suite du récit inédit que Panaït Istrati écrivit en 1917-1918 : "Père Popa".

o o

PERE POPA (suite)

Z. marchait en se dandinant les bras écartés du corps comme tous les hommes musclés.

Nous étions silencieux, mais lui paraissait contrarié. Par les ouvriers du port je savais que depuis leur séparation ou, plus précisément, après que le Père Popa eut quitté "l'élevage", la ruine de celui-ci ne tarda pas.

Je venais de lui rappeler cette histoire alors qu'il n'avait pas encore oublié sa vieille rancune. Sentant que nous marchions sans but défini, je revins à la charge :

- Est-ce que nous allons chercher Père Popa maintenant?...
- Est-ce que je sais où il est? bredouilla-t-il en haussant les épaules." Je te répète que je l'ai vu ce matin"...

Peu à peu nous approchions du bassin abritant les embarcations, tout proche du quai encombré sur une grande surface par des barques en mauvais état, des amoncellements de poutres, des ancres rouillées, des chaînes repêchées du fond du Danube, et des multiples outils du service hydraulique. Les mains dans les poches du pantalon, il s'arrêta en jetant un coup d'oeil circulaire sur ce fatras. Puis comme s'il était seul, il me laissa au milieu du chemin et alla se frayer un passage parmi les tas de bois. Je le suivis. Des barques défoncées, d'autres en train d'être réparées, d'autres encore fraîchement peintes, des gouvernails hors d'usage, des pièces de rechange pour bateaux gisaient en désordre. Avec difficulté, nous avançions en sautant ou en contournant les obstacles. Derrière une chaudière de remorqueur abandonnée, il y avait une pile de sacs recouverte d'une bâche et dessus, un homme dormait, allongé sur le dos face au soleil, une main sur la poitrine, l'autre lui couvrant les yeux. Il était cinq heures du soir. En pleine chaleur, un bonnet de fourrure sur la tête, l'homme dormait paisiblement, la figure très colorée, luisante de transpiration. Une barbe clairsemée, couleur cendrée, mal entretenue lui encadrait la figure. Le haut du visage n'était pas visible étant recouvert par son bras et son bonnet avancé jusqu'aux sourcils. Sur lui, des vêtements d'hiver d'un beige décoloré, assez usés et malpropres, de gros souliers usagés, aucun bouton à ses vêtements, pas même à la braguette du pantalon. Par l'ouverture du veston, on apercevait une chemise de berger grasseuse qui laissait entrevoir

...

sa ronde poitrine bronzée, couverte de poils grisonnants, certains collés à la peau par la transpiration. Sa respiration était calme et régulière. L'homme était de taille moyenne. J'eus à peine le temps d'observer ces quelques détails, que déjà mon loufoque compagnon Zotine criait à tue-tête comme un fou :

- "PE-PERE"!...

En un instant l'homme, en écartant ses jambes fut sur son séant. Rejetant son bonnet en arrière, il regardait tout étourdi vers nous, ses mains en visière pour se défendre du soleil qui lui inondait les yeux. Cette façon de sursauter, ainsi que d'autres gestes instinctifs observés plus tard, m'ont aidé à définir son vrai tempérament, celui qu'il cachait soigneusement. Il se releva doucement, se passant la main sur la figure et sur la poitrine, regarda mon compagnon semblant dire "Toi, je te connais". Pour moi, il eut un sourire bienveillant, et il prit les mains que nous lui tendions.

La façon dont sa main glissa dans la mienne, m'attrista un peu.

Zotine souriait d'un air moqueur, moi je l'observais avec respect. Quant à lui, il paraissait troublé et nous regardait l'un et l'autre, tout étonné. Ses yeux clairs, couleur noisette, reflétaient à la fois douceur et méfiance. Sur les tempes la sueur coulait et se perdait dans sa barbe déjà mouillée.

Il prit son bonnet pour s'essuyer la figure et me regarda un instant droit dans les yeux. J'ai pu ainsi voir en lui une des plus belles figures qu'il m'a été donné de rencontrer dans mes voyages.

Une tête grande, ronde et chenue, un front large et haut, les tempes un peu bombées, l'ensemble de son visage réunissait tout ce que mon esprit pouvait imaginer de plus serein, de plus sage et de plus résigné, comparable aux héros de mes lectures sur les vertus de la Grèce et de la Rome antiques.

Je ne décris pas ici un être d'imagination. Il vit encore - je l'espère - maniant les sacs sur le port de Braïla, buvant du thé ou racontant des belles histoires. Et il est mon ami.

Zotine rompit le silence en criant sottement de manière théâtrale:

- Diogène!... Voilà, je te présente une espèce de petit chien!...  
Et il me montra du doigt.

Renseigné par les ouvriers du port, Père Popa savait qui j'étais. Il éclata d'un rire retenu, en me regardant comme pour me dire :

Vous voyez à quel point il est fou?...

Je retirerai mon chapeau avec le plus sincère respect que je

...





puis ressentir envers un homme, et en lui serrant à nouveau la main avec chaleur, je me nommai.

L'air un peu gauche, le vieillard me répondit :

- Moi, ils m'appellent "PERE POPA"...

Et Zotine d'intervenir immédiatement :

- POPA, POPA!... Avec ce sobriquet-là, ils te salissent ces vauriens...

Pénétrant dans la rue, nous prîmes le chemin de la maison de thé. Un peu vouté, marchant entre nous deux et regardant à terre, Père Popa semblait indifférent aux paroles de Zotine. Son bonnet de fourrure marron roux était usé, déchiré et recousu par endroits avec du fil noir. Aux épaules, son vêtement était usé par les sacs portés sur son dos. Tous les deux nous étions silencieux, tandis que Zotine déblatérerait sur les popes en hurlant comme d'habitude :

- Voleurs!... Bandits!... Les Popes ne sont plus des Popes, mais des hyènes!... A la fin, tout essouffé, fatigué, il s'arrêta et Père Popa, avec un sourire amer, regarda droit devant lui, puis vers le sol et, faisant un geste d'incompréhension, s'exclama :

- Eh bien, voyez-vous, cela n'est pas la faute des Popes mais bien celle des hommes. Car ce n'est pas le Pope qui s'est fait bandit - comme le prétend Zotine - mais c'est le bandit qui a endossé la soutane du Pope. Et celui-ci n'a jamais été un Pope...

Le vieillard se tut, ne regardant personne, paraissant n'avoir parlé que pour lui-même. Son verbe était calme mais plein de conviction.

Silencieux, nous avançons vers le débarcadère. Zotine réfléchissait sans rien dire ce qui étonnait un peu.

Tout à coup, j'aperçus venant de loin, avec sa démarche altière, Samoïl PETROV, mon vieil ami, maçon-poêlier de son métier, mais aussi peintre de talent. De tempérament jovial, taquin, un peu pédant par ses manières en discutant, Pétrov était néanmoins un bon ami. Certes, il s'intéressait aux arts et aux lettres, mais pas avec toute la passion contenue dans son tempérament d'artiste. Les femmes et le bavardage de trottoir lui faisaient perdre du temps précieux. Il n'était pas bohème, il tenait à l'argent de crainte d'en manquer, mais il dépensait facilement à l'occasion d'une petite ripaille.

A cause de sa prudence, je n'avais pu réussir à le convaincre de sortir du pays pour l'emmener avec moi à Paris où son talent aurait eu tout à gagner. Etant resté ainsi isolé, ses créations demeuraient un peu incohérentes, sans penchant original, semblables à son caractère. Néanmoins, parmi ses toiles, certaines permettaient beaucoup d'espoirs surtout ses paysages. Russe-Lipovan d'origine, il aimait courtiser les belles et si, dans un groupe d'amis, il se trouvait une jolie femme, il perdait aussitôt

...

la tête. Grand gaillard, pratiquant les sports - surtout la natation - svelte et bien fait, il portait fièrement une belle tête assez connue dans la ville, avec sa barbe courte, noire et frisée, ses cheveux bouclés et ses yeux pleins de vie. Cette tête semblait comme sur une vis, elle tournait en tous sens pour tout voir. Tous les vêtements lui allaient à ravir. En considérant ses qualités et ses défauts, et bien que nous nous soyons souvent chamaillés, Petrov reste un bon ami, car, dans ce monde, quel est l'être sans défaut?... Malgré les nombreuses relations qu'il avait en ville, il n'avait pas de vrais amis. Tous deux, presque au même degré, nous désirions connaître Père Popa.

Les lubies de Zotine, il les avait pratiquées lui aussi pendant un certain temps. Il était même le favori du "maître" par la conscience qu'il mettait pour se brûler et s'arracher la peau aux bains de vapeur. Avant de connaître "le Maître", il avait été un ardent adepte de KHUNE : des bains de siège froids, des légères frictions sur l'estomac et un strict régime végétarien. Des années durant, personne n'a pu lui faire avaler le moindre morceau de viande, ou toute autre boisson que de l'eau. En se gavant de haricots, il expliquait à tout le monde que le régime de Khune était le salut de l'humanité.

Eh voici qu'un jour, Zotine vient renverser ses théories, se moquant de Khune et de ses haricots.

Le pauvre PETROV perd la tête et ne sait qui croire. Un soir en nous regardant - l'eau à la bouche - en train de nous régaler de belles grillades arrosées d'un bon vin rouge, il tourne le dos à Khune et se jette comme un loup affamé sur la viande et boit le vin comme Bacchus. Cette sottise a failli lui coûter la vie!... Heureusement que "le Maître" est intervenu à temps en lui appliquant un frottement maison avec sa corde mouillée, grâce à quoi il fût remis sur pieds!...

-----  
Petrov avait une mimique très expressive. Nous ayant aperçus de loin, il était certain que l'inconnu que nous entourions était Père Popa et en s'approchant de nous, il esquissa un geste interrogateur auquel je répondis affirmativement par un mouvement de la tête. En enlevant son "Panama", il nous tendit cérémonieusement la main.

Fidèle à ses manières, Zotine le présenta ainsi à Père Popa :

- Père, et voilà un autre vaurien!...

Le vieux eut un sourire bienveillant mais visiblement embarrassé par cette façon de faire les présentations. Vexé, piqué au vif, Pétrov qui avait la répartie vive, répliqua aussitôt :

- Dites l'ami Georges, vous dépassez les limites de la plaisanterie!... Pour vous il n'y a que des vauriens!. Zotine répliqua aussitôt en appuyant sur les mots :

...



- O-U-I, Monsieur, O-U-II. Vauriens, moins que rien!...  
Efféminés, femmolettes.

- Eh bien, vous qui croyez avoir en signe d'intelligence "une étoile au milieu du front" pourquoi daignez-vous vivre parmi des vauriens comme nous, vous qui vous croyez tellement supérieur?

- Moi? Pourquoi je vis parmi les humains?... Mais moi je suis un aigle Monsieur! Un aigle, et de ma hauteur je ne vous vois même pas!... Je n'ai même pas besoin de votre compagnie!... Vous êtes des avortons à mes pieds... Des vers sur le fumier! Des coureurs de jupons, et vous ne pourriez être autre chose que cela!... A ce moment, Père Popa lui mit la main sur l'épaule et réussit à l'interrompre. Quand Zotine était parti dans ses imprécations il était pourtant difficile de l'arrêter. En regardant Pétrov qui se tenait à ma droite, Père Popa lui fit un timide et amical reproche :

- A quoi bon vous faire du mauvais sang pour ce que peuvent penser les gens à votre sujet?...

- Je ne me fais pas de mauvais sang répondit Pétrov - visiblement fâché par les élucubrations de Zotine - mais je ne puis me laisser "piétiner" de la sorte. C'est une question de dignité : Vous me comprenez bien.

Pensif, Père Popa ouvrit ses bras dans un geste embarrassé, comme je l'ai vu faire par la suite, chaque fois qu'il devait s'expliquer, ce qui lui arrivait rarement, car d'habitude, se contentant de poser une question, une seule réponse lui suffisait. Il ne soutenait une conversation contradictoire que rarement et seulement avec des personnes lui paraissant de bonne foi. Ces personnes, il ne cherchait pas à les convaincre tout en sachant bien qu'il avait la raison pour lui.

Il s'adressa à nouveau à Pétrov

- C'est une question de dignité dites-vous. Mais pourriez-vous convaincre les gens que leur opinion est une erreur? Leur faire croire que vous n'êtes pas celui qu'ils prétendent que vous êtes, mais tel que vous essayez de vous dépeindre?...

Attentif à la réponse, il se tut.

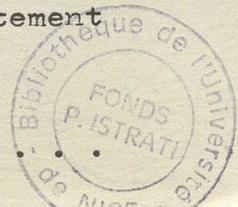
- NON, bredouilla Pétrov visiblement peiné, on ne peut, hélas, toujours convaincre.

- Presque jamais voulez-vous dire!... Et dans ce cas, cela signifie-t-il que nous n'avons plus de dignité?

Pétrov parut surpris. Père Popa enchaîna avec une apparente satisfaction.

-Il serait bien triste si la dignité d'un homme devait si facilement s'évanouir!...

Carressant sa barbe emmêlée, pensif, il marchait lentement devant nous.



Son sourire avait disparu, il paraissait préoccupé. En se retournant vers nous il reprit :

- Par exemple vous a-t-on jamais arrêté dans la rue pour vous dire : Monsieur vous êtes un homme juste et bon, quant à moi je suis le contraire. Où vous est-il arrivé d'entendre dire : "C'est vous qui avez raison, et je reconnais que j'ai tort".

Il se tut à nouveau et personne ne répondit. Une petite pause, puis il parla derechef d'une voix faible, comme pour lui seul.

- Presque tous les gens jouissent du plaisir d'abaisser les autres... C'est peut-être la seule satisfaction que chacun peut s'offrir et c'est le chemin le plus facile pour se donner l'impression de s'élever... Nous fâcher à cause de tout cela? Nous ne ferions qu'augmenter leur plaisir à ces braves gens!...

Ses paroles étaient accompagnées de gestes. Sa voix légèrement tremblante était nuancée, et bien que ses efforts pour trouver les mots justes fussent pénibles, il réussissait à retenir l'attention, à se faire bien comprendre. Après l'avoir mieux connu, j'ai observé qu'il lui arrivait rarement de s'exprimer avec gravité.

Zotine sentit la dureté du jugement de Père Popa et essaya de paraître plus sérieux. Il ne se sentait jamais blessé étant habitué qu'à ses injures on lui réponde par d'autres injures.

Néanmoins, on devinait que les simples paroles de son ancien associé l'avaient frappé au coeur. Il essaya de s'expliquer toujours à sa manière loufoque, mais sur un ton plus raisonnable :

- POPA, écoute-moi... Tu fais trop de cas de ces vauriens-là!... A ta place je ne leur tendrais même pas la main, car ils sont la cause des déboires dont nous souffrons, toi et moi...

- Moi? Je ne souffre de rien, lui répondit le vieux.

- Ces misérables tiennent tout le monde dans leurs chaînes répliqua Zotine. J'ai voulu les libérer et ils m'ont fait gagner la prison!...

- De quelle manière vouliez-vous nous libérer? En nous insultant, et en nous salissant comme une auge à cochons?, lui répliqua Pétrov.

- Auge à cochons ? s'écria Zotine. Mais l'auge à cochons est trop propre Monsieur pour votre museau, trop propre, vous m'entendez. ! Le cochon? Indigne individu que tu es, le cochon est un animal noble et c'est une injure de le comparer à quelqu'un comme toi. Si tu pouvais, pour une infime partie, être aussi utile que cet animal, tu ne serais aujourd'hui l'esclave de personne, tu pourrais être un homme libre!...

...



- Bien sur, répondit Pétrov. Vos intentions sont peut-être bonnes, mais au lieu de nous ridiculiser de la sorte, il vaudrait mieux essayer de nous convaincre. Zotine sursauta comme sur des charbons ardents.

- Vous convaincre moi! Que le diable vous emporte... N'ai-je pas essayé de vous convaincre et, en récompense, vous m'avez envoyé à l'ombre. A coup de marteau sur la tête. J'aurais bien envie de vous convaincre, oui!...

Une histoire ancienne expliquait le désespoir de Georges Zotine... Une vingtaine d'années auparavant, quand il n'était pas encore question de syndicats, il s'était mis à la tête d'un mouvement local qui essayait de renverser quelques écumeurs des travailleurs du port.

Insuffisamment organisé, manquant de solidarité, le mouvement avait échoué. Les grévistes remplacés, des conditions de travail aggravées furent imposées et l'instigateur, Zotine, "paya les pots cassés" par la prison. Après en être sorti, "le libérateur" était devenu "la bête noire", "le bourreau".

Ceci était sa propre version. Les ouvriers, en revanche, disaient qu'il n'avait pas été emprisonné à cause d'eux, mais pour des motifs peu recommandables, et qu'une fois sorti d'embarras, il s'était arrangé pour avoir "leur peau".

La vérité, on n'a jamais pu la connaître. Je pense que les deux parties avaient un peu raison. Le fait indéniable était que, depuis cet événement, "Boulangier", était considéré comme "un ennemi du peuple" et traité parfois comme un chien indésirable.

Boycotté, trouvant difficilement du travail durant des années, cet homme a du souffrir de cet isolement et la souffrance a du ébranler sa raison.

Nous verrons plus loin que, dans ses emportements, il n'y avait pas seulement de la folie. Un regard exercé pouvait y découvrir des traces de bonté humaine.

Au temps où j'étais secrétaire du syndicat du port, il a lutté de toutes ses forces pour m'imposer ses vues et son système d'organisation, une sorte de corporatisme nébuleux, embrouillé, impraticable et que, d'ailleurs, je ne pouvais adopter de mon propre chef. J'appartenais à une école, à un système et j'avais "un centre" qui me commandait et dont Zotine se moquait éperdument. Malgré le confusionisme de ses théories et la haine des gens qui me sommaient de me séparer de "Boulangier", j'ai pu décèler clairement qu'un fond très honnête était à la base de son système utopique.

Il voulait supprimer "tout salarié des salariés" ou, tout au moins, les réduire de 90%, au strict minimum.

...



Il haïssait le syndicalisme allemand à cause de sa bureaucratie excessive "ces parasites à cocarde rouge" qu'il aimait à dénoncer à l'occasion.

Je ne pouvais mésestimer l'homme qui nourrissait un système d'émancipation supérieur au mien peut-être, mais aussi utopique. Au cours d'une "Enquête Ouvrière" sur le système d'exploitation dans le port, publiée par un grand quotidien de la capitale, il a passé avec moi des nuits entières à me donner des chiffres, et à me faire connaître le fonctionnement compliqué et complexe de la "machine" ouvrière du port.

Cette série d'articles a fait connaître au pays la cruelle exploitation en usage dans le port et la juste cause des exploités. Elle a soulevé l'indignation, même dans les milieux haut placés, et toute l'opinion nous a soutenus en donnant ainsi le coup de grâce au système inique des "VATAFS".

Si Zotine n'a fait que cela, il mérite quand même mon admiration, et même la reconnaissance des ouvriers.

Nous oublions trop facilement les bienfaits dont, souvent même, nous ne nous rendons pas compte.



(à suivre)

Nos amis lirons, ci-après, avec le plus vif intérêt les "Pages de carnet intime" que Panaït Istrati a écrites en 1934, alors que le corps miné, par la maladie, il a procédé à une sorte d'examen de conscience qui nous fait sentir toute l'amertume de l'homme frappé dans sa croyance en une humanité meilleure.

Ce texte nous a été adressé par notre ami Alex. Talex et traduit par Jean Stanesco. Il a été publié en Roumanie dans le quotidien CREDINTZA (La Foi) à Noël 1934 et reproduit en 1946 dans l'Almanach du journal "Le Moment".

PAGES de CARNET INTIME

août 1934

Le 10 ou le 11 de ce mois, j'aurais cinquante ans. J'avoue que ces derniers temps, je tenais beaucoup à atteindre cette moitié de siècle de mon existence.

J'y tenais justement parce que je suis gravement malade depuis trois ans déjà.

Je me rappelle, c'était en Août 1931, qu'en me promenant au bord de la mer à Menton, j'avais senti brusquement comme un vide au coeur, mes jambes mollirent aussitôt et je fus obligé de m'asseoir sur le premier banc venu, en disant à ma femme qui m'accompagnait : "Tiens, voilà quelque chose de nouveau maintenant".

Dans un sens, c'était "du nouveau" car, bien que je me sentisse de plus en plus affaibli depuis mon retour de Russie en Février 1929, je ne me considérais pas jusqu'alors comme vraiment malade, mais seulement comme j'avais toujours été : un peu débile et faible sur les jambes, conséquences d'une grave pneumonie suivie d'un début de tuberculose dont j'avais souffert vers mes dix huit ans.

Néanmoins, cette débilité ne m'avait nullement empêché pendant une trentaine d'années d'être un homme résistant, de parcourir une bonne partie de la terre - et dans quelles conditions! - ni d'exercer de durs travaux manuels, tout en étant souvent mal nourri et mal couché.

...



Et voilà que tout d'un coup, la force de mes jambes me quitte, ce jour là, à Menton, juste huit ans après qu'ait commencé ma nouvelle vie "d'homme de lettres", c'est-à-dire "d'auteur à succès" - comme on dit - vie qui me donnait le droit de m'attendre à tout autre chose, même à avoir une meilleure santé!

Depuis ce jour d'Août 1931, ma respiration est devenue pénible au point que, pour monter un escalier, il faut que je m'arrête à chaque marche pour reprendre le souffle.

Quelques jours plus tard, j'ai été cloué au lit et, aujourd'hui encore, je ne le quitte que pour des besoins courants. Quelle tristesse, cela provoque chez un être dont, dès l'enfance, la première passion a été de flâner, de vagabonder de l'aube jusqu'à la nuit, sur des chemins sans fin.

Il me semble que s'il n'y avait eu que la somme de souffrances que représentent trois ans de vie passés au lit, les yeux fixant le plafond, le corps endolori et blessé aux hanches, il y avait de quoi souhaiter la mort ou se la donner.

Pourquoi alors, cette persévérance, ce désir injustifié de continuer à vivre?

Je dis désir, mais le mot est lourd et insuffisant. Il n'y avait pas seulement un désir. Il y avait surtout deux bras décharnés qui imploreraient dans leur solitude quelqu'un de tout aussi seul.

Et maintenant, me voilà au coeur même de cette confession ou profession de foi.

Tout d'abord, pourquoi voulais-je réaliser cette période de mon existence : Août 1884 - Août 1934? Que devait-il arriver le jour de mes cinquante ans?

Il est à retenir que je ne voulais vivre que pour arriver à atteindre le mois d'Août 1934.

Cette volonté m'animait surtout pendant la période de dures épreuves vécues durant mon séjour au Monastère NEAMTS des Carpathes Moldaves de juin 1932 à Janvier 1933. J'étais affaibli au point de ne pouvoir faire un peu de toilette sans l'aide de mon épouse.

En cette période, lorsque j'étais seul, mes pauvres bras se sont tendus bien des fois vers ce "quelqu'un d'invisible", ce quelqu'un à qui, cependant au fond de moi-même, je ne demandais rien.

Je précise tout de suite que ce "quelqu'un" n'était pas un de ces dieux que les gens ont enfermés à l'intérieur d'un temple et dont ils ont fait une sorte de terreur que l'on doit craindre, ou des injustes distributeurs des biens terrestres et célestes.

Non. La foi je l'ai perdue dès le temps de mon enfance, lorsque je voyais autour de moi neuf prêtres sur dix prier sans piété, vivre dans l'aisance, sans pitié pour leur prochain malheureux. Depuis, j'ai vécu sans ce Dieu, interprété de la sorte par

...



les prêtres. Mais, j'ai senti aussitôt naître en moi une lumière nouvelle.

Et, sur ce point, je veux insister, même si je savais - ce qui n'est pas le cas - que pas un seul être humain ne prêterait l'oreille pour m'entendre.

Au début de mon adolescence, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, ce qui faisait croire aux gens du quartier que "je deviendrai pope". Cette perspective réjouissait ma mère et l'attristait à la fois, parce que je désertais souvent la maison et mes patrons pour aller, poussé par la soif de voir et de tout connaître, visiter les départements voisins. J'étais un instable, un batteur de pavés, un vaurien selon le jugement des langues de notre bon faubourg, mais aussi, ce qui était plus grave, selon celui de ma mère qui était une femme économe. Il est vrai que l'argent que je gagnais fondait comme de la glace entre mes doigts. Je ne le dépensais même pas pour "des choses utiles". C'était pour acheter des livres et du tabac, laissant à ma mère le souci de pourvoir à mes besoins en chaussures et en vêtements.

Il m'est arrivé, parfois, d'échanger un costume neuf contre un autre usagé pour pouvoir me procurer encore des livres et du tabac. Quant à la nourriture je pouvais vivre pendant des mois de pain, de tomates et de choucroute sans garniture. Je ne parle même pas des journées passées sans manger. Et cela se passait à l'époque de mon adolescence, entre quatorze et dix-sept ans, qui fut une période très agitée de ma vie.

Seul, sans ami, n'ayant personne pour me guider, je découvrais le "livre" et par là "la grandeur des choses" et en même temps "le socialisme".

Sur le socialisme, je n'avais encore rien lu. Mais à la suite des mouvements ouvriers du port de Braïla, j'avais entendu dire que le socialisme signifiait : "justice pour les pauvres et les exploités". J'avais vu également, comment un homme avait succombé après avoir été battu par la police parce qu'il était socialiste.

Etant curieux de nature, j'avais peu après assisté à quelques réunions socialistes et j'ai compris que cette idée réunissait dans son sein toutes les vertus que je cherchais vainement auparavant chez les serviteurs de Dieu, c'est-à-dire justice, bonté, honnêteté, sobriété, la culture du beau et par dessus tout une vraie fraternité dans les faits, avec l'homme vaincu par la vie.

Voilà, ce qui à l'avenir allait être ma religion, mon seul Dieu : l'aspiration à la libération de l'Homme asservi, agehουillé par l'Homme.

Puis, subitement, j'ai été saisi d'un orgueil démesuré. Je me sentais devenir un apôtre de cette religion et, peut-être, un martyr comme cet ouvrier tué par les coups des policiers.

...



J'allais, par là-même, venger ma mère humiliée ainsi que ma classe d'origine qui n'était autre que celle de notre faubourg, médiocre, médisante et que je méprisais avec raison.

Je me considérais un peu à part de ceux qui m'entouraient car tous, y compris ma mère, n'étaient préoccupés que de leur intérêt personnel et aspiraient à une vie proche de celle de la bourgeoisie oppressive. Personne, parmi tous ceux que je connaissais, ne lisait de livres et pensait comme moi, sauf les deux apôtres socialistes que j'avais entendu parler. J'enviais leur culture et leur attribuais toutes les générosités de la terre.

J'étais persuadé que l'humanité, dans sa masse, était cette foule dépourvue de qualités d'âme et de cœur, ce réservoir humain d'où n'apparaît à la surface et ne s'impose que le mauvais génie : l'oppresseur pour son prochain.

Le bon génie, l'homme de pensée généreuse, est toujours vaincu d'avance n'étant même pas soutenu par ceux à qui il a dédié et sacrifié sa vie.

A l'âge de mes vingt ans, j'étais déjà édifié. Le monde socialiste lui-même, que je commençais à connaître de plus près, me prouvait que tous ceux qui réclamaient la justice n'étaient pas capables d'être justes à leur tour. Même dans ce milieu, il n'existait qu'une petite minorité sentant et pensant comme moi.

Quant au culte du beau qui constitue un autre aspect de l'émancipation de l'homme, il n'y avait que quelques individualités qui s'élevaient jusqu'à lui, l'immense majorité se contentant d'une caricature.

Plus tard, en me découvrant une certaine aptitude à écrire, il m'est venu un grand mépris pour tout ce qui ne pouvait pas, par vertu morale, s'élever au-dessus du commun.

Néanmoins aucun sentiment de fierté n'a pu m'éloigner du besoin profond que je ressentais à oeuvrer pour le bien de l'humanité, pour son émancipation sans laquelle, je m'en rendais compte, toutes les valeurs de la vie sont mortes aux yeux de l'homme qui, au milieu de l'injustice et de l'universelle souffrance, ne peut se réjouir de rien.

Voilà de quelle manière j'ai été pénétré par cette "lumière nouvelle", celle du BEAU et du BIEN. Elle devait me réhausser à mes propres yeux lorsque je me rendis compte que peu de gens sont touchés par sa grâce. Elle devait donner un sens à ma vie qui n'était en rien avide des biens terrestres. Elle devenait mon soutien moral pendant les épreuves difficiles. Néanmoins dans les moments de dénuement et de fatigue, je me demandais bien si ce beau et ce bien méritaient de si douloureux sacrifices.

Et pourtant, cette "Lumière nouvelle" devenait, pour de bon, ma nouvelle FOI.

...



C'est bien plus tard, seulement - après un quart de siècle de pratique consciente de ma nouvelle religion - que la vie devait cruellement me prouver que la foi en Dieu ne peut être remplacée avec rien de terrestre. Car l'homme souille de ses mains tout ce qui est création de l'âme, il est même indigne de Dieu : c'est-à-dire que rien ne peut le sauver, l'élever au-dessus de ses vanités et de ses multiples besoins corporels et matériels.

Pour arriver à cette conviction, le chemin de mon calvaire a été parsemé à chaque pas, de manière égale, de tas de vulgaires tessons qui m'ont blessé et par autant de brillants cristaux que je prenais pour d'authentiques diamants. Au début le nombre de ces cristaux a été incalculable et je n'entendais que la parole des héros. Du haut des tribunes de la morale, du coeur des bibliothèques, la philosophie positive prêchait l'émancipation, prônait la littérature de la foi, le tout formait un seul choeur divin qui remplissait l'atmosphère de : Gloire à l'homme qui cultive le Beau et le Bien.

Les grands représentants des diverses religions eux-mêmes, unissaient parfois leur voix à cet hymne, ce qui me touchait profondément et m'aidait à ne pas tomber dans l'erreur de ces lutteurs pour la Justice qui excluaient définitivement l'Eglise du monde aspirant au mieux être des hommes sur la terre.

Je me suis dit alors: Que pourrait désirer de plus un homme comme moi quand, sans effort, il se sent fait pour suivre cette voie, surtout lorsque la pensée la plus haute vient confirmer ses sentiments innés pour lui servir de guide? Le savant, le tribun, le poète tendaient ainsi la main à l'adolescent venu au monde dans un milieu d'enfer où règnent tous les maux : la misère endémique, l'ignorance, la superstition, la brutalité, la calomnie et même le crime.

Il m'était impossible de croire que la puissance des ténèbres pouvait être plus forte que celle de la lumière, que le bien dans sa lutte pourrait être vaincu par le mal alors que le premier était embrassé par tout ce que le monde compte de plus distingué, dont les personnes qui détiennent les pouvoirs, c'est-à-dire la conduite des peuples, alors que le dernier constituait la honte pour tout être éclairé. Il est vrai que les gens éclairés étaient peu nombreux et que la gloire de ce qui est Beau et Bien qu'ils proclamaient, résonnait souvent comme dans un désert.

Mais quelle importance cela pouvait-il avoir pour moi? Ne savais-je pas, depuis l'enfance, que la noblesse de l'âme n'était l'apanage que d'une élite? L'essentiel pour moi était de me savoir soutenu par cette élite de l'humanité. De ce soutien, je me persuadais toutes les fois que j'ouvrais un livre ou que j'écoutais un tribun. Et combien fier et heureux dans ma misère je me sentais dans cette brillante compagnie! Je commençais, au surplus, à manier la plume et des connaisseurs m'y encourageaient en me laissant

...



entrevoir la possibilité de monter un degré de plus, le plus difficile sur l'échelle des valeurs intellectuelles, celui où se trouvent les créateurs des oeuvres littéraires. Hum! Il était donc permis à l'ancien garçon d'auberge avec ses quatre années d'école primaire, non seulement de comprendre parfaitement ces créateurs, mais même d'occuper un petit coin dans le temple de leur art si admiré.

Ainsi, il n'était pas exclu que j'arrive un jour à unir ma voix au noble choeur de ceux auxquels la Providence réserve la charge de relever le monde de sa misère, une réalité qui m'était familière et que peu de penseurs sont à même de connaître par expérience. Dès lors, avec quelle sincérité, je vais clamer hautement la grandeur du rôle d'apôtre pour le bien de l'humanité! Pour cela aucun besoin de Dieu. N'étais-je pas l'un des grains des aspirations divines qui allait germer.

Même ma sainte mère me sembla alors petite, mesquine dans ses infimes préoccupations, alors que moi, je planais, ventre vide et dépenaillé dans la sphère des mondes à venir.

A l'édification du monde nouveau délivré du matérialisme et de l'affreux égoïsme, je deviendrai moi-même le fanatique artisan.

-----

Et voilà qu'un jour, d'une façon étonnante, providentielle, la miracle s'est produit au-delà de mes vaines et absurdes espérances.

Romain Rolland - comme un autre Moïse commandant au rocher de faire jaillir la source - m'a frappé au front de sa baguette magique en me demandant d'accomplir une chose plus difficile que celle réalisée par le rocher de Moïse : Ecrire dans une langue que j'ignorais jusqu'à l'âge de trente ans, une langue que je prononçais à peine et dont, n'ayant jamais appris ni les lois ni la grammaire, je devais retenir les mots et deviner les règles. On sait le résultat. D'un seul coup j'ai été projeté dans la sphère de pensée et d'action d'un monde qu'autrefois je n'aurais osé regarder en face. Et aussitôt je me suis trouvé à discuter d'égal à égal avec les grands esprits pour qui l'admiration des hommes était sans limite.

Le monde était donc venu de montrer aux assoiffés de Bien, de Beauté et de Justice, si j'étais un homme ou un simple

...



parvenu. A cet instant deux voies s'ouvraient devant moi : l'une large, parsemée de fleurs, de sourires et d'abondance; l'autre étroite, sinieuse, remplie de probables déceptions.

Sans hésitation, j'ai pris la seconde qui m'a fait déboucher sur un abîme plus effrayant que je ne le supposais en m'obligeant à me séparer de tout le monde, de mes plus nobles amis et même de celui à qui je devais ma nouvelle vie.

Pourquoi? La réponse est simple : c'est parce que, dès le début, j'ai mal compris les lois de l'existence terrestre.

L'homme, même de bonne foi, promet plus qu'il ne peut tenir. Son élan vers le mieux lui auréole le front, mais il oublie que ses pieds sont condamnés à rester à terre car, probablement, tant que l'égoïsme lui pèsera sur l'âme, il ne lui sera pas permis de s'identifier à la divinité, cette mystérieuse étincelle éternellement en lutte avec le souffle infect de l'existence matérielle.

Eh oui, aujourd'hui je crois à l'Âme et à l'Esprit comme jamais je n'y avais cru et je pardonne tout à mon frère, l'homme, le déliant des divines promesses qu'il me faisait lorsque je le voyais de loin, lorsque je l'entendais me parler des sphères célestes, quand je ne soupçonnais pas que la boue dont il était fait, était aussi exécrable que celle du dernier et misérable pêcheur du pauvre quartier qui m'a vu naître.

Mais, pour arriver à cette humaine compréhension, il m'a fallu passer moi-même par de dures épreuves desquelles, même les saints, ne sortent vainqueurs qu'en commettant des cruautés contre eux-mêmes et surtout contre leur prochain.

Oui, je crois que pour se dévouer pour une sainte cause, il faut tourner le dos aux préoccupations terrestres de l'homme et rester sourd à ses appels au secours.

Jadis j'ignorais cela. Je croyais que servir Dieu c'était se dévouer à son humble créature. Et, fort de ma position qui me permettait d'être juge de l'homme supérieur, j'ai demandé à celui-ci de tenir la parole qu'il m'avait donnée. Il n'a pas répondu, et m'a tourné le dos, me laissant seul, réduit à mes propres forces, voulant me prouver ainsi que je n'étais pas meilleur que lui. Il m'a prouvé également que nous sommes tous habités par les mêmes défauts et petitesesses.

Que l'un renie sa parole parce que trop accablé par des besoins matériels et l'autre trop rongé par l'ambition et le désir de briller à tout prix, c'est la preuve, dans un cas comme dans l'autre, que l'existence n'est possible qu'au prix d'abdications sans fin.

L'ignorant encore, j'avais cru, comme paroles d'Évangile, à tous les idéaux que l'homme avait proclamés en lettres de feu, pensant en mon for intérieur qu'ils pouvaient même remplacer Dieu.



Je me demande, maintenant, pourquoi l'on ment et l'on trompe l'Humanité avec tant d'impudence? Pourquoi divinise-t-on presque la pauvre créature humaine, faite de boue, lui attribue-t-on des facultés qu'elle n'a pas en raison de ses préoccupations terrestres.

Ah! quelle grande vérité proclame l'Ecclésiaste en affirmant que "tout n'est que vanité".

Je contemple avec pitié ce qu'il reste de moi après avoir parcouru une si longue route : un pauvre homme vaincu par la maladie et les besoins. Et cela après être arrivé, à un moment donné, là où il ne dépendait que de moi de devenir, à mon tour, un homme nanti et rassasié.

Je me lève, malgré tout, avec le restant de mes forces contre la matière esclavagiste, destructrice des âmes.

Bien qu'aujourd'hui étant esclave, prisonnier du besoin de pain et de gîte, comme le dernier des misérables, j'affirme en cette heure de sincérité que la vie n'est pas possible sans la foi en quelque chose pour le bien de l'homme.

Et quelle foi pourrions-nous avoir aujourd'hui après les avoir détruites toutes? Privé de sa lumière, le monde est tombé dans un abject matérialisme.

Que reste-t-il des aspirations qui nous laissaient croire que les humains pouvaient devenir semblables aux saints?

Ceux d'autrefois, avaient la crainte de Dieu, ce qui était suffisant pour étouffer une partie de leur égoïsme qui aurait pu leur faire oublier que, dans la pratique du sentiment de justice et de pitié, une communauté humaine pouvait devenir une communauté de loups. Nos contemporains ont, non seulement supprimé cette crainte et réduit Dieu à une simple parodie de l'Eglise, mais en moins d'un demi-siècle, ils ont détruit, avec emphase et grand bruit, toutes les valeurs esthétiques et morales décrétées jadis comme étant éternelles.

Aujourd'hui, ne peut manger de pain dans un Etat, ni l'homme ne possédant que ses bras, ni celui n'ayant que son cerveau, mais seulement le rusé débrouillard armé d'une grande g...e et d'insolence illimitée.

Devant celui-ci, tous doivent s'incliner. C'est lui qu'il faut servir et flagorner. C'est lui le distributeur du pain et des prétendus honneurs. J'ai eu l'occasion de le connaître et de le regarder dans les yeux après que la maladie et la "dèche" littéraire m'aient vaincu.

Je me suis rendu compte alors que, plus amer que le pain mangé entre 12 et 40 ans en trimant dans les ports et les ateliers, était le pain sollicité à l'homme d'Etat moderne.

...



Quelle que soit ta valeur morale ou intellectuelle, ce dernier t'estimera uniquement en fonction du nombre de voix électorales que tu représentes, selon ta capacité à le servir lui, personnellement, et non le pays dont il est le mauvais serviteur. En outre, il ne se souciera pas des idées dont tu es le protagoniste.

J'ai moi aussi connu cette humiliation, bien plus meurtrière pour l'âme que celle qui me touchait le visage lorsque, offrant mes services de photographe ambulant aux élégants flâneurs de la "Promenade des Anglais", une main parfumée me repoussait avec mépris.

Il n'est pas mauvais que je sois à genoux à l'instant où je regarde ma vie après un demi-siècle.

Cet état de gémissement, je le considère comme la plus vivante des preuves que pouvait m'envoyer l'impénétrable destinée pour me faire sentir la légèreté avec laquelle j'ai conduit ma vie. Car après avoir été l'un des apprentis assidus de ces créateurs de fausses religions, je suis devenu l'un des défenseurs de ces mensongères valeurs morales, intellectuelles et artistiques. J'ai même, à un moment donné, approuvé et glorifié la violence en croyant que les désespérés de la vie, brimés par un monde injuste, seraient meilleurs le jour où rien ne les empêcherait de se conduire seuls et avec justice au milieu des hommes.

Eh bien non. Ils ne sont pas révélés meilleurs parce qu'ils ont gardé une mentalité basée sur l'égoïsme. Il me faut reconnaître que ma faute est d'autant plus grande que je savais depuis longtemps que ces prétendus aspirants à une vie morale étaient, en majorité, aussi immoraux, aussi avides des biens terrestres que les anciens maîtres.

Pourtant cela ne m'a pas empêché de mentir à moi-même et de hurler avec les loups affamés contre les loups rassasiés. Et, du jour où j'ai crié la vérité, ma punition a commencé. En affirmant qu'il n'y a en général que des loups pour conduire les destinées du monde, des deux côtés de la barricade le vide le plus complet s'est fait autour de moi. Il me restait en guise de consolation ces mots que ma sainte mère, me disait autrefois : "Mon enfant, personne ne vient baiser tes lèvres lorsqu'elles sont amères, sauf le bon Dieu, peut-être!".

J'ai cru fermement en la fraternité entre les hommes, mais je n'y crois plus. J'ai cru aux merveilles du progrès technique et je vois que la science est une arme servant à avilir l'âme. En dernier lieu, j'ai cru en la bienfaitrice toute puissance d'un seul homme pour diriger un Etat. Mais j'ai vu comment le maître s'entoure de domestiques obéissants comme des chiens couchants.

Dans mon esprit, aujourd'hui, par manque de confiance, il n'y a plus de place pour aucun des groupes de l'action sociale où les apologistes des libertés font une marchandise

. . .



des droits de l'homme, tout en oubliant les devoirs qui leur incombent.

Ainsi donc, l'apprentissage intellectuel et moral que j'ai fait tout au long de ma vie, en vue du moment où le destin me donnerait l'occasion d'être utile à mon prochain, s'écroule aujourd'hui. Non seulement aucun ordre social actuel n'a besoin d'un tel effort de préparation, mais tous le considèrent dangereux pour eux, car partout gouverne le même genre d'homme : l'homme qui travaille dans le sens de ses intérêts personnels en trahissant ceux de son prochain.

Et, si la manière dont je comprends le Beau et le Bien paraît une façon caduque de penser pour mon époque - cette façon de penser ne pouvant être traduite dans les faits - alors que me reste-t-il de tout ce que j'ai cru et écrit ou, pour mieux dire, d'une vie que j'ai conduite d'une telle manière qu'elle n'a été utile ni aux autres, ni à moi-même?

Jamais, je n'ai été si seul, si abandonné qu'en ce moment. Cela n'a rien d'étonnant si l'on regarde le spectacle qu'offre le monde.

Pourtant, pendant longtemps, j'ai cru ardemment à l'amour de l'homme pour l'homme.

Devant cette amère réalité, vers qui dois-je diriger mon regard maintenant? Rien ne peut me faire revenir à la croyance de ma mère et, au point où j'en suis, dépourvu de toute croyance, je me sens incapable de lutter avec la mort de mon âme qui tâtonne dans une obscurité impénétrable.



PANAÏT ISTRATI

traduction de Jean Stanesco

ARTICLE OUBLIÉ

Il nous a semblé intéressant de donner ci-dessous à nos amis l'essentiel d'un article que notre Président d'Honneur, Joseph Kessel, a publié sur Panaït Istrati le 2 Avril 1934 dans le quotidien "Le Matin" sous le titre "Le Pèlerin du coeur" :

"Les cloches sonnent Pâques", écrit Joseph Kessel, mais plus loin il ajoute :

"Aucune joie, aucune lumière n'embellissent la trame  
"des jours présents, formée de haine, de peur, de délation  
"et de mensonge.

"Or, un homme traverse Paris, qui semble porter sur  
"lui le reflet de la saison neuve et de sa miséricorde. Il  
"n'est pas jeune, pourtant. Il est pauvre, il est malade.  
"Mais le rêve et la foi habitent ses yeux d'éternel vagabond.  
"Il sourit au soleil, aux bourgeons avec un amour reconnais-  
"sant. Il a le coeur intact, une fierté pure et chérit le  
"printemps comme toute chose vraie, vivante et féconde sur  
"terre.

"Telle est la grâce qui soutient Panaït Istrati".

Joseph Kessel relate ensuite ce que fut la vie de Panaït depuis ses jeunes années jusqu'à la publication de ses premiers livres et trace son portrait au moment où il fit sa connaissance dans les années 1925 :

"Ce fut à cette époque de sa vie que je rencontrai  
"Panaït Istrati. Il avait atteint la quarantaine, mais sa  
"démarche était vive comme celle d'un loup maigre. Le visage  
"creusé, osseux, tout en arêtes et en dépressions accusées,  
"montrait la fatigue des longues marches, des nuits hasar-  
"deuses, portait la trace du soleil, du vent et de la liber-  
"té.

"Il avait, malgré une si dure expérience, un rire  
"clair, une confiance ingénue. Il cherchait, d'instinct, aveu-  
"glément, la bonté, la loyauté, la justice. L'argent que lui  
"rapportaient soudain ses ouvrages, il le distribuait à de  
"plus pauvres que lui. Il n'oubliait pas qu'il était le frère  
"de paysans, d'artisans, d'errants."

Mais laissons encore parler l'auteur.

"J'ai passé avec lui des heures sans pareilles, car ce  
"grand écrivain est un conteur plus envoûtant encore. On  
"l'écoutait des nuits entières, tandis qu'il développait,  
"selon le mode oriental, c'est-à-dire sans lien, ni fin, ni  
"suite des histoires qui, tour à tour, forçaient le rire et  
"les larmes.

"Un jour, il disparut. Il n'avait pas trouvé d'apaise-  
"ment à sa soif d'amour et d'équité. Il crut la satisfaire en

...



"Russie. Le communisme, pensait-il, y était un régime fraternel, où chaque homme se trouvait à sa juste place. Aucune désillusion ne peut être plus complète et féroce que celle qui frappa, en plein coeur candide, Panaït Istrati. Deux années durant, il chercha une justification à ses espérances. Il ne vit rien qui la pût entretenir.

"Il rêvait brisé, épuisé, relata fidèlement, honnêtement ce qu'il avait surpris d'atroce, d'inacceptable pour un être humain et s'en alla en Roumanie pour y vivre, non plus des livres, mais de la terre.

"Or, personne n'est moins fait que ce pèlerin du coeur pour diriger, contrôler, compter. On le vola, on le ruina. De plus en plus malade, il s'enfuit vers Nice dont il aime le soleil et le ciel. Maintenant, il passe par Paris, avant de regagner, une fois de plus, son pays natal.

"Je viens de le revoir après de longues années. Il marche plus difficilement. Sa voix de conteur inépuisable et magnifique s'essouffle. Une usure profonde a dénudé son visage. Mais le même feu, ardent et doux, éclaire son regard, le même sourire, mélancolique et tendre, passe sur sa bouche.

"Il songe à de nouveaux livres. Il croit à l'amitié, à la bonté, à la miséricorde. Et, pauvre de nouveau, plus pauvre que jamais, rien n'a pu entamer sa véritable richesse, inaccessible aux coups, aux laideurs, comme celle du printemps".

